

# folklore

REVUE TRIMESTRIELLE

HIVER 1957

88

## REVUE FOLKLORE

Directeur :

**J. CROS-MAYREVIEILLE**

Directeur du Musée Audois  
des Arts et Traditions Populaires

Domaine de Mayrevieille  
par Carcassonne

Secrétaire :

**René NELLI**

Conservateur du Musée des Beaux-Art  
de Carcassonne

Directeur du Laboratoire d'Ethnogra-  
phie régionale de Toulouse

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne

Abonnement : 100 fr. par an - Prix du numéro : 30 fr

Adresser le montant au

"Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

# **“Folklore”**

Revue trimestrielle publiée par le Centre  
de Documentation et le Musée Audois  
des Arts et Traditions populaires

*Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVILLE*

---

**Tome XIII**

**20<sup>me</sup> Année — N° 4**

**HIVER 1957**

**FOLKLORE (20<sup>e</sup> année - n° 4)**

**HIVER 1957**

---

**SOMMAIRE**

---

**René NELLI**

*La légende médiévale du « Bois de la Croix ».*

**Simone BRISSAUD**

*A propos du trèfle à quatre feuilles.*

**Adelin MOULIS**

*Folklore enfantin de l'Ariège.*

# La Légende Médiévale

## du Bois de la Croix

---

Le génie populaire s'est toujours plu à imaginer la préservation miraculeuse à travers les siècles, et sous diverses utilisations fatidiques ou providentielles, de certains objets tenus pour sacrés, ou à établir entre eux une filiation mystérieuse qui les met en rapport avec un ou plusieurs personnages surnaturels et souligne la continuité des desseins de Dieu. C'est ainsi — par exemple — qu'une vieille tradition catalane rapporte que « tout le patrimoine spirituel de notre père Adam fut une coupe de bois que lui-même avait façonnée. Cette coupe constituait l'unique héritage qu'il put léguer à ses descendants, lesquels la conservèrent précieusement. Hénoc fut un des nombreux possesseurs de la coupe : c'est de lui que la tint le patriarche Noé, qui l'emporta dans l'arche et veilla jalousement à ce que ne se perdît point le premier ouvrage sorti de la main de l'homme. C'est dans cette coupe que Jésus but le vin de la Consécration, le soir de la Cène : elle est donc le *Saint Graal*, datant de l'institution même du sacrifice de la messe, si célèbre dans la Tradition et dans le Légendaire universel » (1).

La légende du *Bois de la Croix* appartient au même type ou à un type analogue. Réduite à son schéma général (c'est-à-dire : commun à toutes les variantes), elle raconte que le bois de la Croix où fut supplicié Jésus-Christ provient du fruit de l'arbre du Bien et du mal. Il en existe une rédaction latine — qui paraît être la source principale des diverses variantes connues et une version provençale de ce même texte. L'une et l'autre ont été publiées par Wilhelm Meyer (*Die Geschichte des Kreuzholzes von Christus*, Munich 1881). Le premier des trois récits en vers dont se compose le *roman d'Arles* (1272-75) a également pour sujet « le bois de la croix ». Comme ce dernier

---

(1) Joan Amades, *Costumari catalan*, vol. I (Hiver) ; Salvat, éditeur. Barcelone, 1950 ; p. 281.

texte ne s'écarte que sur quelques points (2) de celui de la *légende latine*, qu'il est plus amplement développé, et qu'il fournit des détails complémentaires assez curieux, c'est lui que nous prenons pour base de notre étude. En voici la traduction :

### La légende du bois de la Croix (3)

139] Adam était vieux et sur le point de mourir ; il fit venir son fils Seth et lui dit : « Seth, mon fils, vous irez au Paradis en suivant les traces de mes pas qui sont demeurées intactes jusqu'au Paradis. Quand vous ne pourrez plus avancer, vous vous agenouillerez et vous prierez Dieu, mon père, d'avoir la bonté de me transmettre un peu de son « huile d'indulgence » (oli d'umilitat). En chemin souvenez-vous de penser à moi, car il y a tant de fleurs, et qui font si bonne odeur, que je crains fort que vous ne vous endormiez. » — « Père, dites-moi donc où est le chemin, pour que je puisse aller tout droit au Paradis. » — « Mon fils, vous voyez cette grande pierre qui s'incline si fort vers le soleil couchant ? Allez-y : c'est là qu'est le chemin. Vous y verrez les marques de mes pas : suivez-les. »

Seth se rendit où son père Adam lui avait dit et il trouva le chemin qui menait au Paradis. Il prit par une grande montagne et suivit les empreintes laissées par son père. Quand il fut sur la montagne, il regarda en bas et vit une grande plaine dont il fut tout émerveillé, tant elle était large et belle. Il en ressentit une grande joie, mais il ne s'y arrêta pas un instant. Il arriva à un ruisseau qui coulait en bas dans une prairie, et il dut marcher en s'ouvrant un passage à travers les herbes des prés qui exhalaient un parfum très pénétrant. Il les dépassa au prix de beaucoup de fatigue et d'efforts, se dirigeant vers le Paradis. Les senteurs des herbes et des fleurs des champs étaient si fortes qu'il n'aurait pu continuer sa route, s'il ne s'était pas piqué avec des épines pour se tenir éveillé. Il parvint enfin au Paradis et y remarqua de bien grandes merveilles : il vit qu'il était ceint de flammes et de feu. Mais il craignit alors que cela ne fût point le Paradis, et il en eut beaucoup de douleur jusqu'au moment où il se souvint de ce que lui avait dit son père Adam : qu'il devait suivre les traces de ses pas et

---

(2) Dans la *légende latine* « les trois arbres étaient de même hauteur et ne diminuèrent ni ne s'accrurent jusqu'au temps de Moïse qui les planta au pied du Mont Thabor (ou du Mont Oreb), d'où David, mille ans après, les transporta à Jérusalem » (Chabaneau, *le roman d'Arles*, p. 47).

(3) *Le roman d'Arles*, texte provençal... publié... par Camille Chabaneau, J. Maisonneuve, Paris, 1889.

que le Paradis commençait à l'endroit où elles finissaient. Il restait là, tout pensif, à la porte du Paradis, ne sachant pas s'il devait avancer ou revenir en arrière. Mais il se souvint encore des paroles de son père et quand il fut arrivé à la dernière empreinte, il appela trois fois le Chérubin d'une voix forte. A la troisième fois, le Chérubin lui apparut et lui dit : « Seth, que demandes-tu, que veux-tu, que cherches-tu ? » — « Mon père Adam désirerait que Dieu, dans sa grande bonté lui donnât de son huile de miséricorde » (oli de mizericordia). L'ange s'éloigna et se rendit auprès de Dieu. Il rapporta à Seth trois graines du fruit du Paradis et lui dit de les mettre dans la bouche de son père, et qu'aussitôt après, celui-ci mourrait. Lorsque Seth eut les trois graines que l'ange lui remit de la part de Notre Seigneur, il le quitta aussitôt et revint, le plus vite qu'il put, auprès de son père, comme l'ange le lui avait ordonné.

Dès qu'Adam l'aperçut, il lui dit vivement : « Seth, m'apportes-tu quelque chose de ce que je t'avais demandé ? » — « Père, voici ce que m'a donné le Chérubin. » Adam regarda les trois graines que Seth lui apportait, et il les reconnut comme étant celles du fruit de l'arbre auquel Dieu lui avait défendu de toucher. Alors Seth prit les graines, les mit dans la bouche de son père Adam, et aussitôt qu'il les eut absorbées, il mourut par le commandement de Dieu.

212] Seth appela ses frères et ils ensevelirent Adam avec les trois graines qu'il avait dans la bouche. Il arriva qu'au bout d'un certain temps trois arbres sortirent de la bouche d'Adam. L'un était très grand et les autres très petits. Ils vécurent longtemps, et tant que le déluge de Noé ne fut point passé et que ce monde-ci ne fut point advenu, aucun de ces trois arbres ne mourut. On bâtit alors des cités et des villes près de la mer (ou : dès que l'on sut que la mer s'était retirée ?) et en souvenir du lieu où Adam était enterré (4), le peuple fonda une très grande ville qu'il appela Jozia (5). Mais personne ne

---

(4) Vers 210-220. « Passage probablement corrompu » (Chabaneau, p. 49). Il semble que le poète ait joué sur les mots : **lo luoc von jaria...** Quez aë nom **Jozia...** non que nengun saupes que ja aqui **jaques** (221).

(5) **Joria**. Le Pseudo-Methodius et Godefroi de Viterbe donnent à un prétendu fils de Noé le nom de **Jonitus**, « et le premier de ces auteurs nous apprend qu'il fit bâtir, non loin de la mer, dans un pays appelé **Eliochora** (id est regio Solis) une ville dont le nom fut emprunté au sien. Ce nom, **Jonitus**, qu'on a pu lire **Jonicus** est devenu ailleurs **Genico** et même **Jerico...** Or à ce nom d'homme correspondrait naturellement, comme nom de ville, **Jorica**, d'où se déduirait sans peine **Joria** et par suite le **Jozia** de notre texte » (Chabaneau, p. 47).

sut que c'était là précisément que « gisait » Adam, jusqu'au jour où, longtemps après, il y eut dans cette cité un roi nommé Escorie (5). L'un des chevaliers de ce roi croyait fermement en Notre Dieu Jésus Christ. Une nuit, Dieu lui révéla en songe qu'Adam était enterré à l'endroit où étaient les trois arbres. Or, tout près de là, ces gens avaient un temple où ils allaient adorer Dieu. Le roi fit couper, un jour, les petits arbres. Mais le chevalier, depuis qu'il avait eu la vision que Notre-Seigneur y serait crucifié, avait pris l'habitude, quand il se rendait au temple, de s'arrêter auprès de l'arbre qui restait, et d'y prier. Et il continua d'agir de la sorte jusqu'au jour où un autre chevalier le dénonça au roi. Celui-ci entra dans une grande colère et voulut savoir s'il disait la vérité. Peu de temps après, au moment d'aller au temple, il fit donc venir le chevalier et lui dit : « Allons louer Dieu en son temple ! » L'autre homme qui l'avait accusé dit alors au roi : « Seigneur, quand vous serez passé, retournez en arrière : vous verrez que ce que je vous ai rapporté est la vérité. »

Le roi se rendit au temple avec tous les barons. Et quand ils furent arrivés près de l'arbre, le bon chevalier demeura à l'écart. Il s'arrêta et s'agenouilla devant l'arbre. Et quand ils furent tous passés, le roi revint sur ses pas et le vit à genoux. Il appela ses gens : « Barons, leur commanda-t-il, prenez cet homme et emmenez-le : gardez-le en un lieu d'où il ne puisse s'échapper, tant que nous serons au temple à louer et prier Dieu. Au retour, après avoir dîné, nous convoquerons ceux de cette cité et nous demanderons s'ils approuvent la façon dont ce chevalier s'est conduit envers Dieu. » Le roi revint et, après avoir dîné, fit quérir les quatre hommes les plus sages (los milhos) de la ville. « Voici un de mes chevaliers, leur dit-il, que j'ai vu aujourd'hui agenouillé au pied d'un arbre qu'on m'a montré (7). Voyez si c'est un ennemi de Dieu et quel châtiment il mérite. »

Ils firent venir le chevalier et l'interrogèrent : « Pourquoi adores-tu l'arbre et pourquoi t'es-tu agenouillé ? » — « Vous me demandez pourquoi je me suis agenouillé devant l'arbre ? » — « Oui. » — « Parce que c'est là que doit mourir, sans aucun doute, le fils de la Divinité, pour la faute que fit Adam quand il mangea du fruit de l'arbre auquel Dieu lui avait défendu de toucher. » Ils appelèrent alors le roi et lui rapportèrent tout ce

---

(6) On pourrait aussi être tenté de voir dans l'Escoria du vers 224 une altération de l'Ellochora du Pseudo-Methodius, dont on aurait fait du nom d'une contrée celui d'un homme ou d'une ville (Chabaneau, *ibidem*).

(7) Ou, plutôt : « Et l'on m'avait averti de ce qu'il y faisait ».

que le chevalier avait dit. Le roi, en proie à une grande colère, manda plusieurs de ses serviteurs qui, sur son ordre, coupèrent l'arbre et le jetèrent dans un cours d'eau (8). Les flots le portèrent jusqu'en un lieu près de Jérusalem où il s'arrêta. Les gens qui voulaient traverser la rivière marchaient dessus comme sur un pont. Et il demeura là fort longtemps jusqu'à ce qu'un homme de Jérusalem vint, avec sa fille, pour passer sur l'autre rive. Il croyait que sa fille faisait comme lui (9), mais elle n'y consentit jamais, aimant mieux entrer dans l'eau que toucher seulement l'arbre. L'homme, un jour, y prêta attention et lui dit : « Pourquoi ne passes-tu pas sur l'arbre et ne traverses-tu pas comme tu vois que je fais ? » — « Dieu ne le veuille, Seigneur, car je ne dois pas le faire. » — « Pourquoi ? » — « Parce que sur le bois de cet arbre le Fils de Dieu sera crucifié ». En entendant ces mots, le père entra dans une grande colère. Il prit l'arbre et alla le jeter dans un égout (cros) où se déversaient toutes les eaux de la cité de Jérusalem. L'arbre resta dans ce trou et n'en sortit que le jour où Dieu fut pris par les Juifs et mis à mort. Les Juifs étaient à la recherche de quelque chose où ils pourraient le crucifier. Ils passèrent par là et virent l'arbre qui flottait. Ils le prirent et l'emportèrent pour y crucifier Jésus-Christ. Et c'est bien sur cet arbre qu'ils le crucifièrent et le firent mourir.

Après sa mort, Jésus descendit dans l'enfer pour dépouiller l'enfer. Prenant Adam et Eve par la main, il les fit sortir de là avec toutes les autres âmes : il n'en resta pas une seule. Au troisième jour, il ressuscita, apparut aux apôtres et aux disciples. Puis, il monta au ciel. [294]...

\*  
\*\*

Camille Chabaneau pensait, avec raison, que le Pseudo-Methodius (10) et Godefroi de Viterbe avaient fourni quelques éléments à ce récit en vers. Au premier, le poète a sûrement emprunté le nom de *Jonitus*, quatrième fils de Noé (et *vocavit nomen ejus Jonithum*) et celui d'*Eliochora* (Escorie) ; au

---

(8) « Le chevalier en qui, tout à l'heure, j'ai cru pouvoir reconnaître le Jonitus de Godefroi de Viterbe, s'offre à nous maintenant comme une transformation non moins profonde d'un autre personnage, à savoir la **Maximilla de la Légende latine** » (W. Meyer, VI, 24-26, cité par Chabaneau, p. 50).

(9) Il faut sous-entendre : « toutes les fois qu'il empruntait ce chemin ».

(10) [Pseudo]-Methodii Patarensis episcopi **Revelationes** (Bibl. Maxima Patrum, III, 728).

second (11), la fiction des trois arbres qui, plantés en différents lieux, se réunirent en conservant cependant des feuilles distinctes : celles d'un sapin, d'un cyprès et d'un palmier (12). — Un texte catalan tardif (XV<sup>e</sup> siècle) s'inspire certainement de la même source : « Un fils de Noé, nommé Genico, voulut aller visiter le lieu où Adam était enseveli, et, s'étant rendu dans la vallée d'Hébron (le val de Bergon du roman d'Arles, v. 127), il vit trois rameaux qui sortaient de la bouche d'Adam. « Je vais les enlever, dit-il, et je les transplanterai au désert ; et c'est avec leur bois que l'on fera une croix pour mon Seigneur Dieu. » Il les planta en divers endroits, mais comme dans le poème de Godefroi de Viterbe, ils se réunirent d'eux-mêmes — ou plutôt par la volonté de Dieu — et ne firent plus qu'un. « Et il n'y avait dans cet arbre aucune distinction d'essences, sinon que ses feuilles appartenaient au cyprès, au cèdre et au palmier » (13). Le texte catalan ajoute qu'il demeura là jusqu'au temps de Moïse (*E estech aquel arbre aqui entro al temps de Moyses*).

\*  
\*\*

Est-il bien sûr que cette légende (avec ses diverses variantes) n'ait fait son apparition, comme l'écrivit J. Anglade (14), « qu'entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle » ? On la trouve déjà nettement ébauchée dans la *Cène secrète* (ou : *Interrogatio Johannis*), dont le texte, tiré des archives de l'Inquisition de Carcassonne, nous a été conservé dans le fonds Doat (15) : *Et tunc* (16)

---

(11) Godefroi de Viterbe, *Pantheon* (ms. 222 de la bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier, f<sup>o</sup> 173 V<sup>o</sup>).

(12) Arbor in his abies et palma fit atque cypressus  
Quas pater Jonitus feliciter inde regressus  
Plantat diversis disparibus que locis.  
Contrahit has natura simul, pariter coalescunt.  
Diversis foliis uno sub cortice crescunt  
Absque labore viri sola fit arbor ibi..

A vrai dire, le roman d'Arles fait disparaître deux de ces arbres, mais on peut supposer que celui qui reste contient l'essence de ceux que le roi a fait couper. Il n'est dit nulle part que l'arbre est sapin, cyprès et palmier.

(13) E no havia en l'arbre negun departiment, sal de las fulles qui eren de cipres e de cedre e de palma (Compendi historial de la Biblia, Genesi de scriptura-) cité par Chabaneau, p. 49.

(14) J. Anglade, *Histoire sommaire de la littérature méridionale au moyen-âge*, De Boccard, Paris, 1921 ; p. 176.

(15) Doat. B. Nationale, Ms. 30, folios 26 verso à 35 recto.

(16) Ms. et ut. L'édition de Benoist (R.P. Jean) in : *Histoire des Albigeois et des Vaudois ou Barbets*, Paris, Lefèvre, 1691, 2 vol. in-12, T. I, p. 283, porte *tunc* que nous adoptons.

*cum cognovisset Sathanas (17) quia (18) descendi de caelo in mundum, misit angelum et accepit de tribus lignis (19) et dedit ea ad crucifigendum me Moysi, quæ nunc mihi servantur sic.* (folio 30, verso) [Et alors, lorsque Satan connut que je descendais du ciel dans le monde, (c'est le Christ qui parle), il envoya (son) ange et il prit *de trois bois*, et il les donna à Moïse pour me crucifier : ainsi ces bois sont maintenant conservés pour moi]. Ce thème des « trois bois » ne semble pas provenir d'une interpolation suggérée après coup par la diffusion de la légende : il se retrouve également dans l'autre version latine de la Cène secrète que nous possédons (ms. de Vienne, édition Döllinger (20) : *cum autem cognovisset Sathanas quod descenderem in hunc mundum, misit angelum suum et accepit de tribus arboribus et dedit (ea) Moysi prophetae ad crucifigendum me : quæ ligna mihi custodiuntur usque nunc* (21).

Moïse joue un grand rôle dans cette fiction. Une glose marginale — partiellement effacée — commente dans le manuscrit de Vienne (éd. Döllinger) le passage qui le concerne : « Ce fut aussi avec ces « bois » que Moïse divisa la mer (Rouge). Et lorsque les enfants d'Israël vinrent aux *eaux amères* qui faisaient mourir ceux qui y goûtaient, il y eut alors un ange qui dit à Moïse : Prends ces rameaux et joins-les ensemble ; et plante-les près de l'eau en disant : « Ces bois seront le salut et la défense du monde et le pardon des pécheurs qui s'y trouvent. » (22). Cette variante, qui rapporte le mythe des *trois arbres distincts qui doivent être réunis miraculeusement*, ne figure pas parmi les textes publiés par W. Meyer. Elle fait la preuve qu'il existait une autre tradition se rapportant égale-

(17) **Sathanas** manque dans Benoist.

(18) Benoist : **quod**.

(19) Ms. : **lingnis** ; Benoist : **linguis** (lecture fautive).

(20) Döllinger. **Beitrag zur Sektengeschichte des Mittelalter**, Munich, 1890. T. 2, pp. 90-91.

(21) « Mais Satan, ayant connu que j'étais descendu en ce monde (c'est le Christ qui parle), envoya son ange et prit de trois bois et les donna à Moïse le prophète, pour me crucifier. Ces bois sont gardés pour moi jusqu'à maintenant. »

(22) **Etiam fuerunt ligna illa cum quibus divisit mare Moyses ; cum autem venerunt filii Israël ad aquas amaras** quas qui gustabant moriebantur, erat tunc angelus **Moysi** dicens : tolle ligna et junte insimul et planta ea juxta aquam, dicens : ista ligna erunt salus mundi et defensio mundi, remissio peccatorum mundi... — Il est dit ensuite, dans la même glose, que ces (trois) bois symbolisent la Vierge Marie, qui est elle-même le symbole de la foi en la Sainte Trinité : « quiconque croira en la Sainte Trinité sera sauvé, comme les fils d'Israël se sont trouvés sains et saufs, après avoir bu à la fontaine de **Mara** adoucie par les arbres que Moïse y avait plantés. »

ment à Moïse, et rattachant au bois de la croix (*salus et defensio mundi et remissio peccatorum*), d'une part, la verge (?) avec laquelle le « prophète » aurait divisé les eaux de la mer, d'autre part un « certain bois » que l'ange lui donna, à *Mara*. Ce dernier trait (et non le premier, qui n'est pas dans la Bible), s'inspire — en le modifiant — d'un récit de l'*Exode* : « Ils arrivèrent à *Mara*, et ils ne pouvaient boire des eaux de *Mara* parce qu'elles étaient amères... Mais Moïse cria au Seigneur, lequel lui montra un certain bois qu'il jeta dans les eaux ; et les eaux d'amères qu'elles étaient, devinrent douces. » (*Exode*, III, 23-25).

La glose marginale — qui n'exprime pas un point de vue absolument hétérodoxe — aurait pu, à la rigueur, être rédigée par un catholique. Elle ne dit pas que l'ange vient de Dieu (*erat tunc angelus*) ; elle ne dit pas non plus qu'il vient du Diable : il semble que son auteur n'ait pas voulu se compromettre. Mais le texte même de la *Cène secrète* est beaucoup plus « hérétique » : c'est Satan qui remet à Moïse, par l'intermédiaire de son ange, les « bois » où son ennemi, Jésus-Christ, sera crucifié. L'ange et Moïse (23) appartiennent donc ici à l'ordre du Mal. Il est vrai que la copie a pu être altérée ou falsifiée. Comme l'a montré M. Déodat Roché (24), il est facile, en corrigeant un mot douteux, d'en rendre le sens plus conforme à l'esprit du dualisme « mitigé » et de ramener ainsi au Bien, sans trop bousculer la syntaxe, et l'Ange et Moïse. Mais cela n'est pas nécessaire à notre propos : notons simplement que le bois de l'arbre aux trois essences — objet funeste en lui-même — et, par surcroît mis à la disposition de Satan — se trouve finalement transmué en symbole de salut et de rédemption. C'est le schéma de cette transmutation, commun aux deux versions latines de la *Cène secrète*, qui seul nous intéresse.

Or, si ces versions ne remontent pas plus haut que le XII<sup>e</sup> siècle, les mythes qu'elles utilisent sont nettement plus anciens : ils sont sans doute d'origine *bogomile* et ont dû apparaître au IX<sup>e</sup> ou au X<sup>e</sup> siècle. La *Cène secrète* est considérée, en effet,

---

(23) Les Cathares de Lombardie croyaient, au XIII<sup>e</sup> siècle, que c'était le **Mauvais Dieu** qui avait fait sortir les Hébreux d'Égypte : Et similiter ille talis Deus (**diabolus**) eduxit populum de Egypto et in deserto dedit eis legem et induxit eos in terram promissionis et misit ad eos prophetas et per prophetias istorum faciebat sibi offerri sanguinem animalium ut coleretur tanquam deus (**De Heresi catharorum in Lombardia**, A. Dondaine, la **Hierarchie cathare en Italie**, Archiv. Frat. Prædicatorum ; vol. XIX, 1949 ; p. 290).

(24) Déodat Roché, **Etudes manichéennes et cathares**, I.E.O., Toulouse, 1952 ; p. 280.

comme un apocryphe bogomile ; elle est citée comme telle dans le livre de J. Ivanof (25) ; et, dans un article paru en 1950 (26), M. Tardeanu la range sans hésitation au nombre des *apocryphes bogomiles authentiques*. On sait, d'ailleurs, que le texte latin de cet ouvrage — celui, du moins, dont une copie figurait dans les archives de l'inquisition de Carcassonne — a été « apporté de Bulgarie ». Le manuscrit l'indique expressément : *Hoc est secretum hereticorum de Concoretio portatum de Bulgaria Nazario (27) suo episcopo [plenum erroribus]* (fol. 35, recto). Peu importe que la légende du bois de la Croix ne soit pas — selon M. Tardeanu — une création originale des Bogomiles : il est certain qu'ils l'ont connue et utilisée : dans la version bulgare figurent les trois arbres, l'ange qui ordonne à Moïse de les réunir, et la croyance que leur bois contribuerait à sauver le monde (Ivanof, p. 71). Nous ignorons, d'ailleurs, à qui les Bogomiles l'ont empruntée : aux Manichéens, aux Gnostiques ? Il est possible, comme le pense M. Déodat Roché, qu'ils en aient pris l'idée dans la *Mémoire des apôtres*, qui était entre les mains des premiers manichéens (28). Mais comme il n'existe pas, à notre connaissance, de texte manichéens ou gnostiques faisant précisément allusion à une légende semblable, nous croyons plus sage de fixer sa date d'apparition à l'époque bogomile, c'est-à-dire vers le IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle.

Dans son état primitif, elle n'assimilait certainement pas le bois de la Croix à celui de l'arbre du Bien en du Mal. Si le bois de la croix — résultant du mélange de trois essences — a bien été « préparé » par le Diable (29), il n'est dit nulle part qu'il provenait de l'arbre du Paradis, ni des rejetons de cet arbre qui auraient poussé dans la bouche d'Adam. Ce sont les remaniements catholiques qui, entre le XI<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, ont complété et perfectionné la légende dans le sens même de

---

(25) J. Ivanof. *Légendes et écrits Bogomiles*; Sofia, 1925; pp. 77-87.

(26) E. Turdeanu. *Apocryphes bogomiles et apocryphes pseudo-bogomiles*, revue de l'histoire des religions, N° 1-2, 1950.

(27) Nazarius (1150-1235). — « Nazaire, évêque Patarin d'Italie, fait le voyage de Bulgarie pour s'assurer de la véritable orthodoxie cathare ». A. Dondaine. *Le liber de duobus principiis*, Rome, 1950; p. 16.

« Item Nazarius tenet quoddam scriptum quod secretum vocat (il s'agit évidemment de la *Cène secrète*); *Tractatus de hereticis* publié par A. Dondaine : *la hiérarchie cathare en Italie...* Archiv. fratrum prædicatorum, vol. XX, 1950; Ist. Istorico Domenicano, Roma; p. 310.

(28) D. Roché. *op. cit.*, p. 26. — P. Alfarié, *les Écritures manichéennes*, T. II, p. 176.

(29) Les Bogomiles et les Cathares croyaient que le « Paradis » était l'œuvre de Satan.

son schéma général : la transformation d'un objet maléfique en symbole de salut. Sur l'arbre du Bien et du Mal, qui a causé la perte de l'homme, un « Nouvel Adam », mourant crucifié, vaincra le Mal. De la bouche qui a mangé le fruit de la mort — et des graines de ce fruit — sortira la Croix où sera supplicié le Sauveur des hommes. Sous l'influence du catholicisme romain, la légende a donc enrichi sa symbolique en l'étendant à un plus grand nombre de faits merveilleux, en lui soumettant un plus grand nombre de personnages sacrés.

Vers 1202, le grand troubadour Peire Cardenal résumera la substance de cette belle légende dans la strophe IV de son poème : *Dels quatre caps que a la cros* : « Ce fait-ci fut merveilleux : que du bois où Mort prit naissance naquirent pour nous vie et pardon et repos au lieu de tourment ; sur la croix, vraiment, peut trouver tout homme qui consent à l'y chercher le fruit de l'arbre de science ». Ainsi, la mauvaise science du Bien et du Mal se change en bonne science : Christ lui-même est *fruit du savoir* (*es lo frug de saber*, v. 38). Comme le remarque René Lavaud : « cueillir le Christ, le fruit (de l'arbre) de science, est une métaphore assez audacieuse ; ni Vossler ni M. Boutière n'en citent une source latine » (30). Peire Cardenal connaissait peut-être d'autres versions — plus ou moins hétérodoxes — de la légende du Bois de la Croix, aujourd'hui perdues.

RENÉ NELLI.

---

(30) *Poésies complètes du troubadour Peire Cardenal*.. publiées par René Lavaud, Toulouse, Privat, 1957 ; p. 181.

---

## A PROPOS DU TRÈFLES A QUATRE FEUILLES

---

Le trèfle à quatre feuilles est encore aujourd'hui un « porte-bonheur » très à la mode. Mais qui connaît la signification de ce symbole ? Il apparaît comme fort lointain.

Au temps des troubadours, Guiraut de Calanson fait allusion à sa recherche :

*Fol serai si del trefueilh  
Vau querren la carta fueilla. (1)*

La signification de ces vers est mystérieuse (peut-être veut-elle dire qu'il est vain de chercher l'impossible). Mais si le poète se refuse à cette folle recherche, c'est bien la preuve que c'était là un usage répandu.

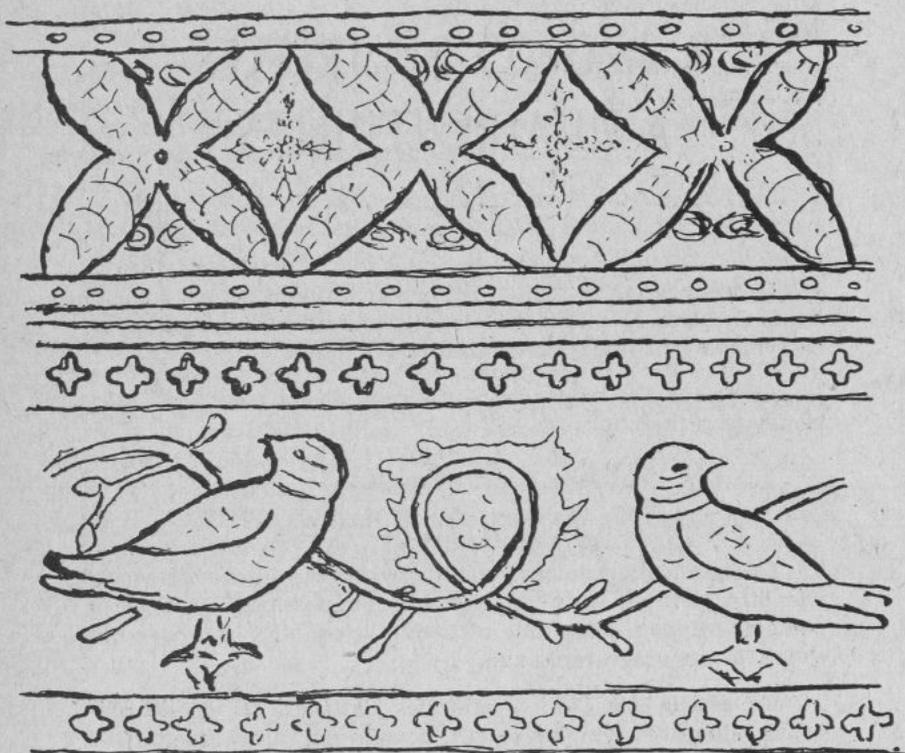
Un article des Cahiers d'Etudes Cathares (2) décrit plusieurs sculptures semblables aux dessins du Rituel Occitan, et qui représentent des trèfles à quatre feuilles : un bénitier de Boutenac, et surtout une pierre de Narbonne, d'époque wisigothique : elle présente, entre autres, une frise de trèfles à quatre feuilles au-dessus d'une frise d'oiseaux picorant des raisins. Les oiseaux, dit l'article, sont un très ancien thème chrétien que l'on retrouve partout sur le pourtour de la Méditerranée. Mais il est curieux de voir reproduit, sur une cotonnade imprimée, de celles qu'on achète couramment au Levant (celle-là vient de Beyrouth), une double frise analogue, représentant des trèfles à quatre feuilles (stylisés) et des oiseaux posés sur un entrelac de branchages (fig. 1).

---

(1) Cité par Eugen Chyrim in : « *Sprichwörter, sprichwörtliche Redensarten und Sentenzen bei den provenzalischen Lyrikern* », p. 39, prov. 522. Marburg, 1888.

(2) L. Julien : « *Les centres manichéens du Graal en Occitanie et en Espagne* », Cahiers d'Etudes Cathares, été 1955, N° 22 (Dessin, page 76).

FIGURE 1



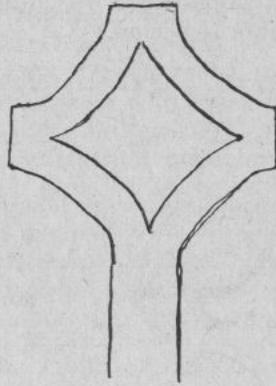
*Motif imprimé en bleu pâle (croix, feuillages, oiseaux, trèfles)  
et rouge (perles, tracé des losanges, fond de la bande des oiseaux)*

Mais il y a plus curieux encore : le dessin en forme de double losange (un petit dans un grand) qui s'intercale entre deux trèfles (en s'incorporant à eux), dans chacune de ces frises, coïncide avec celui de quelques croix de pierre qu'on peut voir encore aujourd'hui aux environs immédiats de Carcassonne : en particulier au Pont-Rouge (fig. 2), et au bord de la route dite voie romaine, sur la droite avant d'arriver au village de Villesèquelande (fig. 3).

Un roman traduit de l'espagnol, « Pedrito de Andia », de Rafaël Sanchez Mazas, nous apporte peut-être quelques lumières :

« J'attrapai avec la main un serpent d'eau... Quand je le lâchai, dans un pré rempli de trèfle, le Père me dit : « Nous avons « *anguis in herba* » et nous allons voir à présent si c'est vrai que « *serpentes nunquam in trifolio quiescunt* » (sans doute citation de mémoire, avec une variante, du texte de Pline : « *Serpentes nunquam trifolio aspiciuntur* »). Je lui demandai de m'expliquer cela. Il me répondit que d'après les Anciens le trèfle, ou *trifolium*, de même que les vignes en fleur, le céleri

FIGURE 2



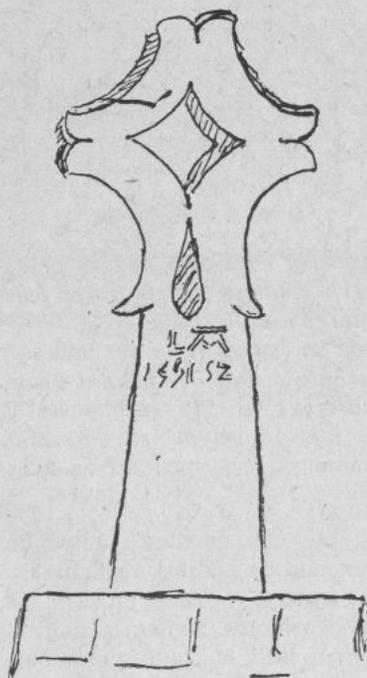
sauvage et d'autres plantes, était très contraire aux serpents et les obligeait même à se retirer ; d'autres au contraire leur étaient favorables et les attiraient, comme le frêne et le lierre. « C'est pour cela, expliqua-t-il, que les jeunes filles des villages, los mi amores de la chanson, allaient, la nuit de la Saint-Jean, cueillir du trèfle ». Je lui répondis que je n'en voyais pas la raison. « Comment ? s'écria-t-il. Elles croyaient se défendre, avec le trèfle, contre leur grand ennemi, le Serpent... » (p. 243 ; éd. chez Plon).

Faut-il voir dans cette coutume une cueillette de trèfle ordinaire, analogue à celle de beaucoup de plantes médicinales, destinées à guérir des morsures de serpent ? « Ainsi en 1270, les femmes se coiffaient d'un chapel d'armoise, contre la goutte, la veille de la Saint-Jean. Saint Jean était le grand guérisseur, et les herbes de la St-Jean sont célèbres. » (Germaine Maillet, in *La vie religieuse au temps de Saint Louis*, p. 269). Mais le texte de Pedrito de Andia n'indique pas clairement que ce soit là une recette médicinale : il se contente de dire que le serpent est mis en fuite par le trèfle.

Le fait que le trèfle soit cueilli dans la nuit du solstice d'été, au Pays Basque espagnol où vit Pedrito de Andia, semble bien être un souvenir du culte du soleil. Le trèfle, qu'il soit à trois ou à quatre feuilles, s'inscrit aisément dans un cercle, et nous rappelle les nombreuses rosaces à quatre pétales ou à quatre feuilles (le motif ornemental appelé quatrefeuille) de nos monuments, en particulier des églises et cloîtres gothiques ; on retrouve ces roses à quatre feuilles au centre de nombreuses croix tombales dans la région du Lauragais.

Ne serait-ce pas là, tout simplement, une sorte de talisman qui préserve du mal ? Dans de très nombreuses religions, — judaïque, chrétienne, zoroastrique, fétichiste, taoïste, indouïste — le serpent représente le démon.

FIGURE 3



*CROIX DU PONT-ROUGE*

*Le losange du centre  
est entièrement évidé.*

*Sous le losange sont creusés  
ce motif allongé  
et cette inscription, qui sem-  
ble des initiales surmontant une  
date.*

*Croix Tombale ?*

Le texte de Pedrito de Andia semble suggérer qu'une tradition païenne s'est fondue avec la croyance catholique populaire, par suite du rôle du serpent dans la tentation d'Eve.

Plus précisément même, ne pourrions-nous pas voir dans le trèfle à quatre feuilles porte-bonheur un talisman contre le serpent dieu des enfers, forme souterraine de la déesse-mère crétoise ? Ce serait alors sans doute une protection contre la mort.

Mais alors la frise des oiseaux qui accompagne celle des trèfles ne représenterait-elle pas des colombes, emblème de la déesse-mère protectrice des vivants ? N'aurions-nous pas dans ces deux frises si souvent associées les talismans complémentaires en faveur de la vie ?

Dans la même ligne, ne pourrions-nous pas trouver dans le même texte une explication de la croyance populaire qui prête au céleri des vertus favorables à l'accroissement des forces viriles de l'homme ? Inversement, puisque le lierre attire le serpent, dieu des morts, on en a planté, on en plante encore aujourd'hui sur les tombes : le symbole de fidélité qui s'y attache ne serait alors qu'une explication poétique récente ?

Une autre explication est encore possible. Dans tels dictons ariégeois l'amour est comparé à un serpent : la jeune fille qui est prise et n'est pas épousée, c'est un malheur pour elle, et le trèfle serait un talisman protecteur pour éviter ce malheur. La colombe, oiseau de Vénus et d'Astarté, accompagnerait au contraire l'amour heureux.

Toutefois, bien frappante est la légende sumérienne de Gilgamesh : ce héros, qui refuse l'amour de la déesse Ishtar, découvre au cours de ses voyages la plante magique susceptible de rendre la jeunesse aux hommes : il la cueille, mais le serpent la lui ravit, et il doit, lui aussi, vieillir et mourir.

Talisman pour la vie, talisman pour l'amour, ces deux explications de la réputation du trèfle à quatre feuilles ne sont peut-être pas incompatibles.

SIMONE BRISSAUD.

---

*Note.* — Dans les fouilles de Mohenjo-Daro, Sind, Indus, des archéologues ont retrouvé un vase portant en noir sur fond rouge des guirlandes de trèfles à quatre feuilles tout à fait semblables comme dessin au tapis de Damas. Ce vase remonterait à la période de 2.750 à 2.500 avant J.-C. (Manuel d'Archéologie Orientale du D<sup>r</sup> Contenau, figure 1.145, p. 2071).

---

# FOLKLORE ENFANTIN EN ARIÈGE

( suite )

( Voir Nos 72, 74, 75, 79, 83, 87 )

---

## LES RONDES

---

Les rondes enfantines sont souvent classées parmi les jeux par les folkloristes, ce qui est assez normal. Mais il n'est pas illogique de les étudier à part car elles empruntent en même temps au chant et à la danse. Ce sont surtout des jeux de fillettes.

D'après Saint-Yves, elles sont des restes d'incantations magiques. A. van Gennep les considère comme des chansons d'adultes du temps des Cours d'Amour et des réunions de chevalerie, tombées ensuite, sinon dans le ridicule, en tout cas dans le domaine enfantin. L'opinion du grand folkloriste français paraît avoir assez de poids car, en ce qui concerne notre terroir notamment (et la chose est sans doute valable pour le reste de la France, on remarque que de nombreuses chansons des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et siècles antérieurs, ont été adaptées à des rondes enfantines.

Les premières rondes destinées à des tout-petits sont souvent exécutées par deux personnes seulement : le petit enfant, encore malhabile pour se tenir seul en équilibre tout en tournant, et sa maman ou sa grande sœur, lesquelles chantent les paroles. Souvent même, on fera tourner, en le tenant par les mains, un jeune enfant qui ne sait pas encore se tenir debout.

Un certain nombre de chants pour rondes enfantines ont emprunté aux chants français, ce qui explique les variantes parfois assez différentes. Les rondes des tout-petits sont accompagnées de formules très courtes et très amusantes qui ne peuvent prétendre au titre de chansons. Nous allons les mentionner en commençant par les plus simples.

1

Rodo, rodo, le caleh ;  
Se toumban nous lebarem.  
Sibado ! Sibado !

*Tourne, tourne, la lampe à huile ;  
Si nous chutons nous relèverons.  
Avoine ! Avoine !*

2

Las cirbêlhos soun sul foc,  
Rebiro, rebiro ;  
Las cirbêlhos soun sul foc,  
Rebiro Margot.

*Les cervelles sont sur le feu,  
Tourne, tourne ;  
Les cervelles sont sur le feu,  
Tourne Margot.*

3

Las fèrrios soun sul foc,  
Rebiro, rebiro ;  
Las fèrrios soun sul foc,  
Rebiro Margot.

*La donzelle est sur le feu ;  
Tourne, tourne ;  
La donzelle est sur le feu ;  
Tourne Margot.*

4

Mataleno,  
Reno, reno,  
Cinq iôus à la padeno,  
Cinq al foc,  
Rebiro Margot.

*Madeleine,  
Grogne, grogne,  
Cinq œufs dans la poêle,  
Cinq dans le feu,  
Tourne Margot.*

5

Ieu n'èi un bèl castèl,  
La tambiro, biro, biro ;  
Ieu n'èi un bèl castèl,  
La tambiro, biro, bèl.

*J'ai un beau château,  
La « tantourne », tourne, tourne ;  
J'ai un beau château,  
La « tantourne », tourne, beau.*

6

A (*lieu quelconque*) i a un capèl,  
Oui, madamo ; (*bis*)  
A... i a un capèl,  
Oui madamo es pla bèl.  
A... i a un souliè,  
Oui madamo ; (*bis*)  
A... i a un souliè,  
Oui madamo es d'aquel pè.

*A... il y a un chapeau,  
Oui madame ; (bis)  
A... il y a un chapeau,  
Oui madame il est bien beau.  
A... il y a un soulier,  
Oui madame ; (bis)  
A... il y a un soulier,  
Oui madame il est de ce pied.*

7

Abèts bist Guillaume  
Bestit de berd è de jaune ?  
Abèts bist moussu  
Bestit de berd è de blu ?

*Avez-vous vu Guillaume  
Vêtu de vert et de jaune ?  
Avez-vous vu monsieur  
Vêtu de vert et de bleu ?*

8

JAN-PIÈRE

Jan-Pierre bat les iôus  
Ambé la toucadourou des biôus.  
Remeno la cansalado  
Ambé la palo del four.  
Atal danso la mainado  
Quand an le bentre sadouh.

JEAN-PIERRE

Jean-Pierre bat les œufs  
Avec l'aiguillon des bœufs.  
Il remue le fricot au lard  
Avec la pelle à enfourner.  
Ainsi dansent les enfants  
Quand ils sont rassasiés.

9

LE DIMANJE

Dema es dimenje,  
Fête de Coumenje.  
Penjarem madono  
A la casserolo ;  
Se moussu ba bol  
La penjarem pel col.

LE DIMANCHE

Demain c'est dimanche,  
Fête du Comminges.  
Nous pendrons la gouvernante  
Si le maître le veut  
A la casserole ;  
Nous la pendrons par le cou.

10

LA MIGO

La migo  
Maridà se bol ;  
Coumo es petito  
Digus nou la bol.  
Moussu del bàrri i a dounat un  
[sôu ;  
Madamo del four un goubelet nôu.

LA MIE

La mie  
Veut se marier ;  
Personne n'en veut.  
Comme elle est petite  
Monsieur du quartier lui a donné  
[un sou ;  
Madame du four un gôbelet neuf.

11

LE LAPIN

Enric quatre, Enric cinq,  
Se batiôn amb'un lapin.  
Le lapin fousquéc pus fort,  
Enric quatre toumbèc mort  
Sus la porto del miu ort.

LE LAPIN

Henri IV (et) Henri V,  
Se battaient contre un lapin.  
Le lapin fut le plus fort,  
Henri IV tomba mort  
Sur la porte de mon jardin.

12

ANEN, PETITOUS

Anen, petitous,  
Bouludats bous aro,  
Se nou se fa pos lèu,  
Jou m'en bau tout aro.

ALLONS, TOUT-PETITS

Allons, tout-petits,  
Remuez-vous maintenant ;  
Si ça ne se fait pas bientôt,  
Moi je m'en vais tout à l'heure.

Anen, petitous,  
Anen à la mountanho ;  
Farem pescalhous,  
Manjarem castanhos.

Allons, tout-petits,  
Allons à la montagne ;  
Nous ferons des crêpes,  
Nous mangerons des châtaignes.

Bido d'un pastou,  
Bido regalado ;  
Le maiti lèitou,  
La nèit la calhado.

Vie d'un pâte,  
Vie agréable ;  
Le matin du petit lait,  
Le soir du lait caillé.

13

Tenilho,  
Menilho,  
Cabilho d'or.  
Las filhos  
Poulidos  
An le pel d'or.

*Tirant,  
Manivelle,  
Cheville d'or.  
Les filles  
Jolies  
Ont les cheveux dorés.*

14

Rebenèts, jouenos filhetos,  
Rebenèts al castèl.  
Quitarets las dantèlos,

*Revenez, jeunes fillettes,  
Revenez au château.  
Vous quitterez les dentelles,*

(bis)

(bis)

Cargarets le capèl.

*Vous mettez le chapeau.*

15

LE ROUSIÈ

Rousiè, rousiè,  
Tout plé de rosos,  
De rosos è de flous,  
Madoumaisèlo rebirats-bous  
Que darrè bous  
I a un amoureux.  
Madoumaisèlo s'es birado,  
Soun galant l'a embrassado.

LE ROSIER

*Rosier, rosier,  
Tout rempli de roses,  
De roses et de fleurs,  
Mademoiselle retournez-vous  
Car derrière vous  
Il y a un amoureux.  
Mademoiselle s'est retournée,  
Son amoureux l'a embrassée.*

Dans cette dernière ronde, les petites filles chantent à tour de rôle. Après l'expression : rebirats-bous, elles se retournent toutes à la fois, et la ronde continue en sens inverse. Il y a la variante suivante dans laquelle un seul enfant se retourne après : rebirats-bous, tandis que la ronde continue :

VARIANTE

LES ROUSIÈS

Les rousiès soun plés de rosos, (bis)  
De rosos è de boutous,  
Madoumaisèlo,  
De rosos è de boutous,  
Rebirats-bous.

LES ROSIERS

*Les rosiers sont pleins de roses, (bis)  
De roses et de boutons,  
Mademoiselle,  
De roses et de boutons,  
Retournez-vous.*

16

NAU SEGADOUS

Nau segadous se soun troubats  
Per anà segà en Espanho.  
Cresèoun de segà le blat,  
Qu'en segaouèn la sibado.

NEUF MOISSONNEURS

*Neuf moissonneurs se sont rencontrés  
Pour aller moissonner en Espagne.  
Ils croyaient moissonner le blé,  
Ils moissonnèrent l'avoine.*

Repic :

Demenem è tremenem,  
La oèlha de la lavandre ;  
Demenem è tremenem,  
La oèlha deu bet froumen.

Refrain :

*Remuons-nous et trémoussons-nous,  
La feuilles de la lavande ;  
Remuons-nous et trémoussons-nous,  
La feuille du beau froment.*

17

LA MOULETO

Batèts nau iòus, un pauc de lard,  
Qu'en harem la mouleto.  
Tournè, virè, la mouleto au lard,  
Tournè, virè, la mouleto.  
Les moutous que soun mouquirous,  
Las ouelhos entacates.  
Quin te ba, te ba l'ouelhado, aulhè,  
Quin te ba, te ba l'ouelhado ?

L'OMELETTE

*Battez neuf œufs, un peu de lard,  
Car nous ferons l'omelette.  
Tournez, virez, l'omelette au lard,  
Tournez, virez l'omelette.  
Les moutons sont morveux,  
Les brebis malades.  
Comment va, va ton troupeau, ber-  
ger,  
Comment va, va ton troupeau ?*

Les deux rondes précédentes sont en dialecte du Couserans,  
qui est plutôt gascon que languedocien.

18

LE PAURE PASTRE

Pastouro, tourno-s'i l'esquelhou :  
Le pastre plouro, trobi qu'a rasou.  
A sautat le balh, le paure pastre :  
S'a coupat l'artelh,  
Tampis per el !

LE PAUVRE PATRE

*Bergère, rends-lui la sonaille :  
Le berger pleure, je trouve qu'il a  
raison.  
Il a sauté le fossé, le pauvre père :  
Il s'est cassé l'orteil,  
Tant pis pour lui !*

19

MARIO-LALIO

Mario-Lalio,  
Las aucos al blat !  
Le sègon,  
Le ligon,  
Le meten al sac.

MARIE-EULALIE

*Marie-Eulalie,  
Les oies (sont) dans le blé !  
Elles le moissonnent,  
Elles le lient,  
Elles le mettent dans le sac.*

20

MARIANNO

Marianno,  
Coutanno,  
La maire dels ausès ;  
S'embolo sus la taulo,  
Se trigo le pus bèl.

MARIE-ANNE

*Marie-Anne,  
« Coutanne »,  
La mère des oiseaux ;  
Elle s'envole sur la table,  
Elle choisit le plus beau.*

21

LES CAULETS

Les caulets qu'an la tourrado  
Pel sol se dêichon anà ;  
Atal fan las joubes filhos  
Quand passon de maridà.

LES-CHOUX

*Les choux qui sont gelés  
Par terre se laissent aller ;  
Ainsi font les jeunes filles  
Qui ont passé l'âge du mariage.*

LE FOUTCHAIRE

Un cop i abiò un ome  
 Que foutchabo un ort.  
 La fourio l'atrabo,  
 Garo-le aqui mort.  
 Sauto uno grasalo,  
 Toumbo sus la palo.  
 Sautèc un rèc,  
 Fousquèc bufèc.  
 Sautèc un riu,  
 Garo-le aqui biu.  
 Sauto un balat,  
 Garo-le aqui fat.

LE BÈCHEUR

*Il y avait une fois un homme  
 Qui bêchait un jardin.  
 La diarrhée le saisit,  
 Le voilà mort.  
 Il saute (par-dessus) une terrine,  
 Il tombe sur la pelle.  
 Il sauta un ruisseau,  
 Il fut à bout de souffle.  
 Il sauta un petit ruisseau,  
 Le voilà vivant.  
 Il saute un fossé,  
 Le voilà fou.*

VARIANTE

Un cop i abiò un ome  
 Qu'èro pas pla fort.  
 La caguèro i descapo,  
 Garo-le aqui mort.  
 Passo per la prado,  
 Garo-le aqui redde coumo uno  
 Passo per la tardou, [barro.  
 Garo-le aqui redde coumo un canou.  
 Passo per l'ibèr è per l'estiu,  
 Garo-le aqui biu.

*Il y avait une fois un homme  
 Qui n'était pas bien fort.  
 L'envie de... lui échappe,  
 Le voilà mort.  
 Il passe à travers la prairie,  
 Le voilà raide comme une barre.  
 Il passe à travers l'automne,  
 Le voilà raide comme un canon.  
 Il passe à travers l'hiver et l'été,  
 Le voilà vivant.*

JAN-PETIT

Jan-Petit que danso, (bis)  
 Ambèl pè que danso, (bis)  
 Ambel pè, ambel dit,  
 Ta pla danso Jan-Petit.  
  
 Jan-Petit que danso, (bis)  
 Ambé la camo danso, (bis)  
 Ambel pè, ambel dit,  
 Ta pla danso Jan-Petit.  
  
 Jan-Petit que danso, (bis)  
 Ambé la quèicho danso, (bis)  
 Ambel pè, ambel dit,  
 Ta pla danso Jan-Petit.

JEAN-PETIT

*Jean-Petit danse, (bis)  
 Avec le pied il danse, (bis)  
 Avec le pied, avec le doigt,  
 Tout aussi bien danse Jean-Petit.  
  
 Jean-Petit danse, (bis)  
 Avec la jambe il danse, (bis)  
 Avec le pied, avec le doigt,  
 Tout aussi bien danse Jean-Petit.  
  
 Jean-Petit danse, (bis)  
 Avec la cuisse il danse, (bis)  
 Avec le pied, avec le doigt,  
 Tout aussi bien danse Jean-Petit.*

Dans cette ronde énumérative, le chant se poursuit en désignant à chaque couplet une nouvelle partie du corps. Dansant en ronde fermée, au 3<sup>e</sup> vers de chaque couplet la chaîne est rompue et les enfants frappent le sol en cadence en répétant toujours de bout en bout, après le geste propre à chaque nouveau couplet, tous les gestes des précédents, et sans perdre la mesure. Au mot *ta pla*, ils se relèvent d'un bond, et tous ensemble ils frappent un coup dans leurs mains élevées au-dessus de la tête.

Voici une variante dans laquelle chaque couplet s'allonge d'un vers pour reprendre chaque fois les parties du corps désignées dans les précédents :

Jan-Petit que danso,  
Ambel dit que danso,  
Ambel dit, dit, dit,  
Atal danso Jan-Petit.  
Jan-Petit que danso,  
Ambel pè que danso,  
Ambel pè, pè, pè,  
Ambel dit, dit, dit,  
Atal danso Jan-Petit.

*Jean-Petit danse,  
Avec le doigt il danse,  
Avec le doigt, doigt, doigt,  
Ainsi danse Jean-Petit.  
Jean-Petit danse,  
Avec le pied il danse,  
Avec le pied, pied, pied,  
Avec le doigt, doigt, doigt,  
Ainsi danse Jean-Petit.*

24

LA SIBADO

L'AVOINE

I  
Si boulèts sabé  
(bis)  
Quin papà la semenabo ?  
Que la semenabo atal, atal,  
Se repausabo apèi un pauc.  
Truco le pè, truco la ma,  
Fa le tour del capelà.  
Sibado, sibado !  
I a longtems que la desirabon  
La sibado, la sibado,  
I a longtems que la desirabon  
La sibado d'aqueste an.

*Si vous voulez savoir (bis)  
Comment mon père la semait ?  
Il la semait ainsi, ainsi,  
Il se reposait ensuite un peu.  
Frappe le pied, frappe la main,  
Fait le tour du chapelain.  
Avoine, avoine !  
Il y a longtemps que nous la désirions  
L'avoine, l'avoine,  
Il y a longtemps que nous la désirions  
L'avoine de cette année.*

II  
Si boulèts sabé  
(bis)  
Quin papà la segabo ?  
Que la segabo atal, atal,  
etc... (même répétition).

*Si vous voulez savoir  
Comment mon père la moissonnait ?  
Il la moissonnait ainsi, ainsi,  
...  
...*

III  
Quin papà l'amassabo ?

*Comment mon père la ramassait ?*

IV  
Quin papà la ligabo ?

*Comment mon père la liait ?*

V  
Quin papà la lançabo ?

*Comment mon père la lançait ?*

VI  
Quin papà l'ensacabo ?

*Comment mon père l'ensachait ?*

VII  
Quin papà la mountabo ?

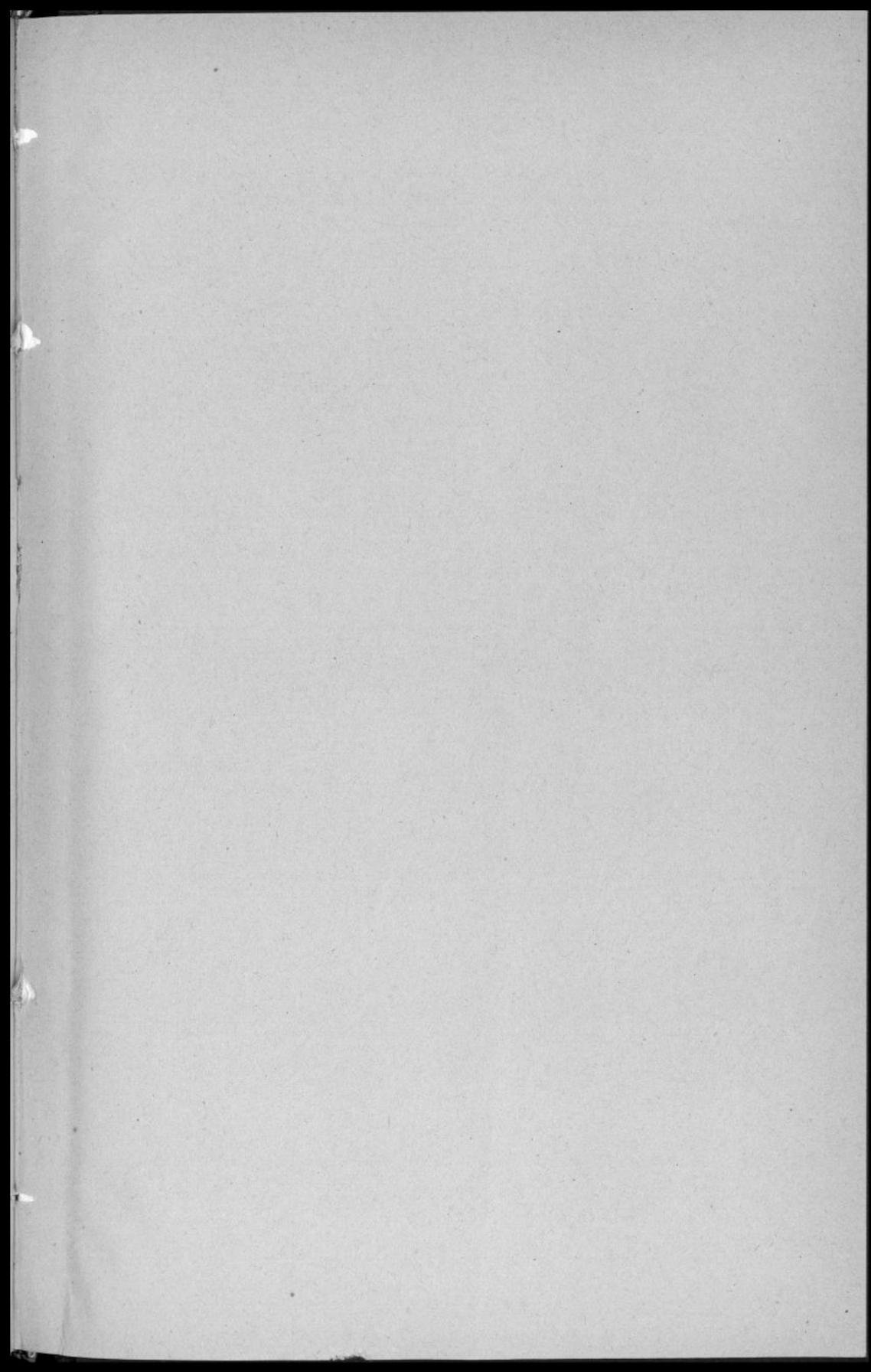
*Comment mon père la montait ?*

VIII  
Quin papà la cargabo ?

*Comment mon père la chargeait ?*

(à suivre)

ADELIN MOULIS.



---

Gérant : M. NOGUÉ

LE IMPRIMERIE GAZELLE - GARRASBON